

Sacrificium vivum

Dans la prière eucharistique III publiée en 1968 par le Saint-Siège on trouve dans l'anamnèse (qui répond au *Unde et memores* du canon romain) une expression rare:

offerimus tibi, gratias agentes,
hoc sacrificium vivum et sanctum.

L'expression *sacrificium vivum* n'apparaît jamais, à ma connaissance, dans les liturgies occidentales. Dans les liturgies orientales, elle n'apparaît que dans une seule anaphore, celle de Théodore de Mopsueste, une des trois que les Syriens orientaux ont gardée, dans une prière qui introduit l'intercession après l'anamnèse:

Nous offrons devant ta Trinité glorieuse,
avec un coeur contrit et un esprit humilié,
ce sacrifice vivant, saint et agréable,
le mystère de l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde¹.

L'expression étant si rare, il est peu probable qu'il n'y ait pas une influence de ce texte sur la prière III, d'autant plus que la rédaction des nouveaux canons a été préparée par une étude des textes orientaux. Il y a, il est vrai, une différence: la prière latine dit seulement «vivant et saint», tandis que le texte syriaque porte: «vivant, saint et agréable». Mais cela s'explique par le fait que la version latine publiée par E. Renaudot² omet également le troisième adjectif. Il n'y a pourtant aucune raison de soupçonner son authenticité, car il y a une allusion évidente à une expression biblique où figurent les trois adjectifs. Il s'agit de Rom. 12,1:

Je vous exhorte donc, frères, à faire de vos corps un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, votre culte spirituel.

¹ Je traduis le texte d'après le *Missale secundum ritum Ecclesiae Syrorum orientalium*, Mossoul 1901.

² *Liturgiarum orientalium collectio*, Francfort 1847 II, p. 613.

Il ne s'agit pas ici d'un sacrifice liturgique, mais d'un culte intérieur qui transforme toute la vie du chrétien en un sacrifice spirituel par la participation de la partie supérieure de l'âme, le logos. Nous sommes donc devant une adaptation ou d'une transposition au culte eucharistique. Mais l'influence paulinienne est évidente dans le texte syriaque: ce sont exactement les mêmes mots qu'on trouve à la fois dans l'anaphore et dans la version syriaque du Nouveau Testament. Il n'est pas sans intérêt, pour comprendre l'expression de «sacrifice vivant» de la replacer dans le contexte de l'anaphore. Suivant une tradition propre aux Syriens orientaux, elle ne parle pas, dans l'anamnèse proprement dite, de sacrifice, mais de mystère:

Comme il nous a été prescrit, nous aussi, tes serviteurs humbles, faibles et infirmes, nous sommes réunis afin que, par la permission de ta grâce, nous célébrions ce mystère grand, redoutable et saint par lequel a été faite la grande rédemption de tout le genre humain.

Il est évident qu'il y a un lien intime entre cette prière et la suivante, que nous avons citée plus haut. Elles s'éclairent mutuellement. Le mystère redoutable, c'est le mystère de l'Agneau qui porte les péchés du monde, le sacrifice vivant et parfait, agréable à Dieu, par lequel s'est opérée la rédemption des hommes.

L'idée de présenter le sacrifice du Christ comme celui de l'Agneau marque sans doute l'intention de mettre en contraste la figure et la réalité. On trouve pareille opposition chez Hippolyte «L'immolation de l'Agneau sans raison (ἄλογος) est l'image (τύπος) de l'Agneau parfait (τέλειος)». Il ne s'agit plus de l'immolation d'un animal sans raison, mais du sacrifice de l'Agneau parfait qui est toujours vivant³.

On pourrait se demander s'il n'y a pas dans l'anaphore une influence de l'Apocalypse. Je ne le pense pas, parce que l'Apocalypse n'a guère eu d'influence sur les anciennes liturgies orientales, à cause des doutes émis sur son authenticité. Dans les Eglises syriennes en particulier la version de ce livre est tardive. Au reste l'Apocalypse ne parle jamais de l'Agneau de Dieu, mais de l'Agneau immolé et nulle part elle ne dit que l'Agneau est vivant. Quand il est dit, 1, 18 que le Christ était mort et qu'il est vivant, l'image de l'agneau est absente.

³ *La Tradition apostolique de saint Hippolyte*, éd. B. BOTTÉ, Münster 1963, p. 90.

Pour ma part, je crois plutôt à l'influence d'une catéchèse eucharistique dont nous trouvons une trace dans la liturgie byzantine, au moment de la fraction:

Il est partagé et distribué l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde, partagé sans être divisé, toujours mangé sans être consommé⁴.

Ce texte est probablement assez tardif, mais nous trouvons la même idée beaucoup plus tôt dans la *Passio Andreae*⁵. Il est difficile de dater ce récit. Il n'appartient certainement pas aux Actes primitifs, mais il est relativement ancien, car l'Antiphonaire de saint Grégoire lui fait de larges emprunts. Elle date au moins du VI^e siècle et est probablement plus ancienne, car ses préoccupations apologétiques ne sont plus celles du temps de saint Grégoire. Ce qui la caractérise, ce sont les enseignements mis dans la bouche de l'apôtre. Parmi ceux-ci on trouve un début de catéchèse eucharistique. Mis en demeure de sacrifier aux dieux, André répond:

Omnipotenti deo, qui unus et verus est, ego omni die sacrifico non turis fumum nec taurorum mugentium carnes nec hyrcorum sanguinem, sed immaculatum agnum quotidie in altare crucis sacrifico, cuius carnes posteaquam omnis populus credentium manducaverit et eius sanguinem biberit, agnus qui sacrificatus est integer perseverat et vivus».

Cependant, mis en demeure de s'expliquer, l'apôtre refuse par deux fois, exigeant que son interlocuteur fasse un acte de foi au Christ:

Si credideris ex toto corde tuo, discere poteris. Si non credideris, penitus numquam ad indagine[m] huius veritatis adtinges.

Il y a là un enseignement à deux degrés, l'un s'adressant à tout le monde, le second réservé aux initiés. Que le Christ soit l'Agneau de Dieu dont la mort apporte la rédemption au genre humain, c'est une donnée élémentaire de la prédication évangélique. Mais comment l'homme peut-il prendre part à ce sacrifice offert

⁴ F. E. BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern and Western*, Oxford 1896, p. 393.

⁵ M. BONNET, *Acta apostolorum apocrypha*, t. III, 1, p. 1-37. Je cite la version latine qui a été utilisée dans la liturgie romaine de saint André.

une fois pour toutes, c'est un mystère réservé aux initiés. C'est la catéchèse eucharistique qui le leur apprendra. Ils comprendront alors comment l'Agneau peut être immolé et être toujours vivant, être mangé et rester toujours entier.

C'est, me semble-t-il, cette perspective de catéchèse eucharistique qu'évoque en raccourci l'anaphore de Théodore. L'eucharistie est le sacrifice de l'Agneau pascal, non pas de la figure de l'Ancien Testament, mais du véritable Agneau de Dieu. C'est un sacrifice vivant sans doute parce que le Christ est toujours vivant pour intercéder en notre faveur, comme il est dit en Hébr. 7, 25; mais aussi parce que le Christ s'est offert lui-même de son vivant. Ce qui fait la valeur de son sacrifice, ce n'est pas qu'il ait été mis à mort comme un animal sans raison, c'est qu'il s'est offert lui-même volontairement. C'est le sens, me semble-t-il, de la citation de saint Paul. Ce que l'apôtre demande à ses chrétiens le Christ l'a réalisé d'une manière éminente, comme le note Hébr. 10, 5-7: «C'est pour cela qu'à son entrée dans le monde il dit:

Tu n'as pas voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as muni d'un corps.

Tu n'as pas agréé les holocaustes ni les sacrifices expiatoires.

Alors j'ai dit: Voici que je suis venu.

Au début du livre il est écrit à mon sujet que je fasse, ô Dieu, ta volonté».

Le rapprochement entre le sacrifice de l'Agneau de Dieu et la citation de Rom. 12, 1 explique parfaitement l'expression du sacrifice vivant; mais peut-on transposer ce commentaire à la nouvelle prière eucharistique latine? D'une part il n'y a pas d'allusion au mystère de l'Agneau de Dieu et, d'autre part, l'allusion à Rom. 12, 1 est beaucoup moins sensible. Comme je l'ai dit plus haut, il n'y a aucun doute dans le texte syriaque: les mots de l'anaphore sont exactement les mêmes que ceux de la version syriaque de saint Paul. Au contraire, l'expression *sacrificium vivum et sanctum* est beaucoup plus éloignée de la Vulgate: *hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*. Que le rédacteur de l'anaphore se soit inspiré de Théodore dans la version de Renaudot me paraît à peu près certain. Qu'il ait reconnu la citation paulinienne l'est beaucoup moins. Cependant, même s'il en est ainsi, il n'en reste pas moins que l'expression «sacrifice vivant» est biblique et qu'elle ne se trouve qu'en Rom. 1, 12. La variante de traduction (*sacrificium — hostia*) ne doit

pas faire illusion. Le grec *θυσία* est traduit dans la Bible latine tantôt par *sacrificium*, tantôt par *hostia*, plus rarement par *victima*. Dans le Psaume 49, 14, c'est le premier mot qui est employé (*sacrificium laudis*), mais dans la citation qui en est faite Hébr. 13, 15, c'est le second (*hostiam laudis*). Que l'allusion biblique soit plus ou moins consciente chez le rédacteur du texte latin, elle n'en est pas moins certaine et elle peut être prise comme point de départ d'un commentaire. Et puisque ce rédacteur s'est plus que probablement inspiré de Théodore, il est aussi légitime de se référer à sa source.

B. BOTTE